

À PROPOS D'HISTOIRE DE L'ENVIRONNEMENT : POUR OUVRIR LE DIALOGUE

JACQUES-LOUIS DE BEAULIEU

L'histoire de l'environnement cherche ses marques. Ici, les réactions du paléontologue au point de vue de l'historien exposé dans l'article précédent. Un débat à poursuivre et auquel nous ouvrons nos colonnes.

L'article de François Walter, qui propose de préciser le statut de l'"histoire de l'environnement" ou "Écohistoire" au sein des sciences de l'environnement semble vouloir opposer l'approche des naturalistes, auxquels il est reproché de ne percevoir l'homme qu'"en tant qu'organisme comme les autres" au sein des écosystèmes, à celle des historiens dont l'abord d'une "histoire de la culture matérielle sous l'angle de l'environnement" est plus à même d'évaluer la détérioration actuelle de l'environnement en tant que "phénomène de civilisation".

On peut attendre que ce texte dense et critique soit un appel à dialogue, puisqu'il est offert à NSS. Voici donc quelques réflexions de la part d'un "paléocéologue" qui, même s'il n'est pas au fait des théories et des méthodes des sciences sociales peut au moins dire ce qu'il croit de sa propre démarche.

HISTOIRE DE L'ENVIRONNEMENT ET PALÉOÉCOLOGIE

Il est, hélas, peu enseigné en France que paléocéologie et néoécologie constituent

les deux versants complémentaires d'un unique édifice, s'épaulant l'un l'autre puisque les écosystèmes actuels constituent la clef de lecture des témoins des environnements passés alors que la connaissance "objective" de ces derniers peut éviter aux actualistes bien des erreurs d'interprétation des états présents (par exemple, le statut des formations sclérophylles en régions méditerranéennes subhumides a dû être réévalué par la phytosociologie après que l'analyse pollinique eut démontré que l'extension de ces formations est liée à l'action de l'homme (Pons et Quézel, 1985)). Dans cette dialectique, certes difficile et non univoque, les recherches s'organisent autour de concepts communs d'échantillonnage et de changements d'échelles. La paléocéologie "fait" sans doute de l'histoire de l'environnement, mais avec deux spécificités : tout d'abord elle explore des échelles de temps qui débordent très largement celle de l'histoire de l'homme en tant qu'acteur des changements, ce qui lui confère une certaine hauteur de vue ; en deuxième lieu elle ne s'attache qu'à l'interprétation des objets paléobiologiques (dont les variations temporelles peuvent être la conséquence de dynamiques internes, de variations du milieu physique ou d'actions anthropiques). Ce dernier point confère naturellement à la paléocéologie un devoir de modestie : ses hypothèses explicatives ne peuvent être validées que par la confrontation avec les sciences de l'univers et les sciences historiques. Qu'il me soit permis, dans cette perspective, de discuter le vocable consacré d'"écohistoire" (R. Delort, in C. Beck et R. Delort, 1993). Le terme "écologie" souffre

déjà du handicap d'une signification équivoque ayant rendu nécessaire le clivage entre "écologues" et "écologistes". Puisque c'est bien de sciences qu'il s'agit, notre discipline s'appuie sur un corpus de théories et de techniques qui lui sont propres et en limitent les contours. L'écohistoire, si elle revendique son appartenance aux sciences sociales par ses objectifs et ses stratégies, ne relève alors pas de l'écologie. Le label "écohistoire" ne devrait être attribué qu'aux travaux, encore trop rares, où est réalisée une réelle confrontation transdisciplinaire. Un discours similaire peut être tenu au sujet de l'"écologie du paysage" qui ne saurait exister sans une mise en commun des acquis des sciences de la nature et des sciences sociales. Ce dialogue va évidemment à l'encontre de la tendance naturelle de chaque spécialité à aborder les problèmes sous l'angle qu'elle connaît et il existe d'excellents ouvrages traitant d'écologie du paysage à forte dominante naturaliste (Birks *et al.* 1988) ou socio-historique (Mack Neill, 1992). Le réflexe transdisciplinaire doit encore être encouragé !

LA QUESTION DE L'OBJECTIVITÉ DES SCIENCES DE LA NATURE

À plusieurs reprises, F. Walter met en doute la prétention à l'objectivité des sciences de la nature et de l'univers dans leur tentative d'explication du système terre, qui cesserait d'être opérante à partir du moment où l'homme devient un facteur important du fonctionnement de ce dernier. En sciences de la nature, comme en sciences physiques le

débat sur l'influence de l'expérimentateur sur l'expérience dont il se veut extérieur est toujours ouvert, mais se situe à une autre échelle ; il paraît en tous cas devenir obsolète lorsqu'il s'agit de paléocologie, une intervention rétroactive de l'observateur étant difficilement concevable.

F. Walter a souligné avec justesse l'effort considérable entrepris par les sciences de l'univers et les sciences de la nature pour explorer le passé et le présent de la planète avec la volonté affichée d'en tirer un bilan de santé qui se veut le plus objectif possible.

Je revendique cette prétention à l'objectivité. Elle est fondée sur une évaluation raisonnée des potentialités des méthodes mises en œuvre, nombreuses et le plus souvent éprouvées de longue date. Chacune des spécialités impliquées sait qu'elle n'obtient par ses propres moyens qu'une image parcellaire et biaisée des paléomilieus. La force de la communauté des spécialistes des paléoenvironnements est d'avoir compris que de la superposition de plusieurs images floues pouvait naître un tableau précis du passé et d'avoir promu la pluridisciplinarité (*Handbook of Holocene Palaeoecology and Palaeohydrology*, Berglund édit., 1985) et l'interdisciplinarité.

Ces stratégies sont opérationnelles et produisent des résultats certes susceptibles de critiques et perfectibles mais de nature à éclairer les acteurs sociaux sur l'état de la planète.

Dans cette approche il existe des disciplines performantes quelle que soit l'échelle de temps abordée (paléolimnologie, palynologie) d'autres plus adaptées à certains intervalles de temps ou à certaines durées (différentes méthodes de datation par isotopes ; pas d'enregistrement continu en dendrochronologie au-delà de douze mille ans). Mais ces méthodes s'appliquent indifféremment aux périodes où le poids de l'homme sur l'environnement était négligeable et à celle où depuis le Néolithique, son intervention devient un facteur de plus en plus important, voire déterminant, dans l'évolution des écosystèmes. Les signaux deviennent seulement plus complexes et plus difficiles à décrypter.

Devant cette nouvelle difficulté "l'histoire de l'environnement" devient alors

évidemment un élément important du concert pluridisciplinaire développé pour évaluer les conséquences de l'action humaine sur le milieu depuis plus de sept mille ans.

Dans ce domaine, il existe de bons exemples d'une collaboration réussie entre paléocologues d'une part et archéologues classiques et historiens, d'autre part, qui demandent à être généralisés (voir par exemple les programmes nationaux PIREN, ATP Archéologie métropolitaine, programmes internationaux ESF *Paleoclimate and man*, *Man and Biosphere*, PACT-UNESCO...). Le projet Ystad, qui a groupé pendant dix ans archéologues, écologues, paléocologues, historiens et sociologues pour reconstituer minutieusement l'histoire naturelle et humaine depuis le Néolithique d'un petit terroir du sud de la Suède de la taille de deux cantons français, constitue à ma connaissance le plus bel exemple d'une démarche intégrée (Berglund *et al.*, 1992).

La spécificité de l'histoire et des sciences sociales tient à la possibilité, à côté de l'évaluation des impacts, de définir des théories d'explication des comportements sociaux vis-à-vis de l'environnement déterminant les perturbations observées.

En ce sens les sciences sociales sont appelées alors à intervenir dans le domaine des liens de causalité au même titre que l'astrophysique ou la climatologie dynamique, qui, jusqu'à l'anthropisation, constituaient les seules sources ultimes d'explication de changement d'écosystème (si l'on exclue toutes les évolutions et dynamiques internes ainsi que les effets de *feed back*).

L'approche des changements globaux conduit sciences de la nature et sciences de l'univers à développer des modèles de fonctionnement qui intègrent les connaissances sur les dynamiques actuelles des écosystèmes et du climat et les états passés de ces paramètres, ces derniers intervenant dans une subtile dialectique d'alimentation initiale en conditions limites et de validation des sorties de modèles.

Cette modélisation naissante porte l'espérance d'une prédiction améliorée du futur de la planète. Elle sait intégrer l'homme en tant que facteur physique. Elle prépare

Jacques-Louis de Beaulieu : Université Aix-Marseille, Laboratoire de Botanique historique et palynologie, URA - CNRS 1152, avenue Escadrille Normandie-Niemen, 13397 Marseille Cedex.

son passage de l'échelle globale à des "zooms" à mésoéchelles. Il lui manque une dimension sociale, mais cette dernière semble pouvoir être prise en compte dans les modèles dans une démarche parallèle ou intégrée comme l'a montré un très stimulant article de D. Mermet paru dans le n° 1 de *Nature - Sciences - Sociétés*.

DES IDÉOLOGIES CACHÉES ?

Cet effort de plus en plus sophistiqué des sciences de la nature et de l'univers pour appréhender le fonctionnement de la planète est-il biaisé par une idéologie ? Au terme de son développement sur la sensibilité à l'environnement, F. Walter semble laisser entendre (sans l'exprimer explicitement) que l'écologie est prise au piège de l'écologisme. Depuis le manifeste d'Heidelberg, faisant suite au sommet de Rio (« ne cédon pas aux excès de la *deep ecology*, nos scientifiques et industriels trouveront bien une solution ») (*Nature - Sciences - Sociétés 1 (1)* 70-74), on assiste à l'orchestration d'un discours qui, par une mise en situation de l'écologisme dans une histoire des comportements sociaux ou philosophiques vis-à-vis de la nature finissent par faire oublier les signaux d'alarme des scientifiques (*L'arbre, l'animal et l'homme*, Luc Ferry, 1992) ou même par taxer de mystification les travaux de *Global change* (Yves Lenoir, 1993). Je me suis demandé si l'approche de F. Walter ne s'apparente pas à ce courant de pensée dont on pourrait aussi discuter de l'idéologie fondatrice mais qui est certainement pervers car son approche réductionniste est susceptible de justifier les politiques de facilité et d'immobilisme vis-à-vis des problèmes d'Environnement.

J'espère m'être trompé, car s'il est justifié que les historiens de l'environnement affichent leur différence, il serait dommage que cette attitude aboutisse à une mise en cause de la démarche, des acquis considérables et surtout du message d'alarme des sciences de la nature et de l'univers. Alors que s'exprime en France une volonté de réformer les structures de la recherche et de renverser les barrières sémantiques qui ont longtemps muselé les velléités de "passer les frontières" le dia-

logue transdisciplinaire fondateur de l'"éco-histoire" semble pouvoir marier un état des lieux objectif avec l'analyse des représentations que s'en font les différents groupes sociaux en fonction de leur "sensibilité écologique" et permettre l'émergence d'une "éthique de la responsabilité" (Faes, 1991). ■

Références

- Berglund B.E. (Ed.) (1986). *Handbook of Holocene Palaeoecology and Palaeohydrology*, J. Wiley & sons.
- Berglund B.E. (Ed.) (1992). The cultural landscape during 6000 years in southern Sweden - the Ystad project, *Ecological bulletins*, 41.
- Birks H.H., Birks H.J.B., Kaland P.E., Moe D. (1988). *The Cultural Landscape : Past, present and Future*, Cambridge University Press.
- Faes H. (1991). Pour une éthique de la responsabilité, *Projet*, 226, 89-96.
- Ferry L. (1992). *L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset.
- Lenoir Y. (1992). *La vérité sur l'effet de serre. Le dossier d'une manipulation planétaire*, Paris, La Découverte, Collection Sciences et société.
- Mack Neill J.R. (1992). *The mountains of the Mediterranean world, an environmental history*, Cambridge University Press.
- Mermet L. (1993). Une méthode de prospective: les exercices de simulation de politiques. *Nature - Sciences - Sociétés*, 1(1), 34-46.
- Pons A. et Quézel P. (1985). The history of the flora and vegetation and past and present human disturbance in the Mediterranean region, In Gomez-Campo, C. (Ed.), *Plant conservation in the Mediterranean area*, Dordrecht, Dr W. Junk Publishers.